



bd

JUKE-BOX HUMAIN

AFRIQUE Fidèle serviteur, il a un travail singulier: son blanc patron belge choisit la musique, il fait chanter les vinyles, en

silence, avec un soin infini comme si chaque sillon était son propre enfant. Son nom: «Tourne-disque». Nous sommes en 1930, au temps des colonies. Eugène Ysaÿe, star du violon du Plat Pays, pose pour la première fois son archet en Afrique. C'est au Congo qu'il fait la connaissance du juke-box humain. L'expérimenté musicien de salon découvre un mélomane de brousse autodidacte hors norme qui chamboule ses fondamentaux. Fin, émouvant, juste, *Tourne-disque* est la révélation BD de l'été. Une belle histoire de musique et d'amitié aussi joyeusement troublante que les *Gymnopédies* de Satie. SJ

> **Bleuchot/Zidrou**, *Tourne-disque*, Le Lombard.

LES FANTÔMES DU DÉSERT

AFRIQUE ENCORE Les jeunes Parisiens Fanny, Nico et Lila, partagés entre envie d'aventure et d'humanitaire,

convoient un camion de médicaments vers le continent noir. Les Africains Diop et Norbert rêvent d'Europe et d'une vie meilleure et entreprennent un périlleux périple dans l'autre sens. Les riches Saoudiens Karim et Shafik affrètent un avion privé pour venir chasser au Sahara. Une tempête de sable force ces petits groupes que tout oppose à se rencontrer au bord de la Transsaharienne. Pour le meilleur et pour le pire. Voilà un album choral truffé de bons sentiments qui montre que personne ne naît égal d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée. Le talentueux vieux loup Pierre Christin délaisse la Voie lactée (*Valérian et Laureline*) pour des chemins ensablés moins aériens. Une réflexion éclairante pour la jeune génération qui fera le monde de demain. SJ

> **Verdier/Christin**, *Rencontre sur la Transsaharienne*, Aire Libre.

Une comète dans l'été indien

Alain Monod. Revenu d'Inde en Mahadev Cometo, le musicien fribourgeois se sépare des Young Gods et présente ses nouveaux projets. Apaisé, le vieux punk n'a rien perdu de sa verve.

THIERRY RABOUD

il aurait dû être pilote, comme son père. Il a essayé d'ailleurs, l'armée n'a pas voulu de lui. «Mais je suis beaucoup plus doué en tant que pilote qu'en tant que musicien», rigole aujourd'hui Alain Monod. On peine à le croire, tant son parcours en Al Comet avec les Young Gods a semblé riche, abouti. Laissant les jeunes dieux poursuivre leurs orages sidéraux, lui s'est tourné vers des ciels plus apaisés où il vole comme s'il n'avait jamais fait que cela. Parti six mois en Inde apprendre le sitar, il est revenu transfiguré en Mahadev Cometo, rebaptisé «grand dieu» par ses amis indiens, fulgurant à travers de nouvelles galaxies. Le vieux punk désabusé s'est rasséréné, médite chaque matin, s'essaie à des tempos plus lents. Mais il n'a rien perdu de sa verve sur les bords du Gange. Interview.

Comment êtes-vous venu à la musique?

Al Comet: J'ai commencé la musique à six ans, avec du piano classique et de la guitare. J'étais fan d'Hendrix. On faisait des reprises, et à Fribourg, les gens m'appelaient Jimmy! Mais j'ai assez vite compris qu'il ne servait à rien de copier, que je serais toujours moins bon que lui, mon maître absolu. J'ai donc voulu m'inspirer de la quintessence de ce personnage, qui avait compris les défauts de la nouvelle technologie de la guitare électrique et a su en tirer profit. Après avoir abandonné ma carrière de pilote, les premiers samplers arrivaient sur le marché et j'ai voulu y appliquer la même démarche, cherchant les défauts du système pour jouer avec.

Avec le succès que l'on sait auprès des Young Gods... Pourquoi quitter le groupe aujourd'hui?

En apprenant à jouer du sitar en Inde, j'ai réalisé qu'en vingt ans, j'étais devenu un musicien digital. En revenant, j'ai eu envie d'avancer sur une autre voie. On s'est vu dernièrement avec Franz (Treichler, ndr), et on a décidé qu'on allait poursuivre nos carrières chacun de notre côté. Comme si ce temps-là était passé. On est tous d'accord avec ça, il n'y a ni malaise, ni regrets. Au contraire, plutôt de la fierté, un grand respect de la chance qu'on a eue. Pour ma part, durant les dernières tournées avec

les Gods, je me demandais comment faire pour freiner toute cette vitesse, cette énergie. Je crois que j'ai pu trouver autre chose.

En pratiquant le yoga?

Pour jouer du sitar, il faut être assis en tailleur. J'ai eu des problèmes de circulation dans une jambe, et mon gourou indien, Rabintra Narayan Goswami, m'a dit de faire du yoga. A plus de cinquante balais, je n'y croyais pas trop... Mais je m'y suis mis. J'en fais aujourd'hui une heure par jour, chaque matin. C'est une forme de synchronisation avec soi-même. Combiné à la méditation, cela m'amène à une tranquillité, une compréhension des choses totalement neuve. Je me demande d'ailleurs pourquoi ce n'est pas obligatoire à l'école!

Qu'avez-vous rapporté de l'Inde musicale?

Le jeu du sitar, que je travaille avec de l'électronique, mais aussi les rythmes très complexes associés au raga. Sur cette base, j'ai recréé, avec l'aide de Vincent Hänni, une rythmique futuriste, sur laquelle j'applique les règles de la musique indienne. Je propose cela en concert avec Bertrand Siffert aux samples, soutenu par des projections psychédélics de Jean-Louis Gafner, qui propose une extraordinaire improvisation visuelle.

Des concerts plus méditatifs qu'à votre habitude...

Dans cette musique, j'arrive à trouver un calme, une sérénité. Cela ne veut pas dire que ce n'est pas puissant, beaucoup de spectateurs disent percevoir une intensité qu'ils trouvaient aussi dans les Young Gods. Toute ma carrière avec les Gods a été très énergique, très speed. Le mur du son à plein jus, je connais. Mais les compositions plus lentes, c'est plus difficile, il faut une certaine maturité, qui vient peut-être avec l'âge...

Le sitar vous ouvre-t-il à d'autres genres de projets?

C'est clair que ce projet ne marche pas avec mon carnet d'adresses habituel, constitué des salles de rock de toute l'Europe que l'on a écumées avec les Gods. Mais on me propose d'autres choses, c'est



Après l'aventure Young Gods, Al Comet, devenu Mahadev Cometo, s'ouvre à de nouveaux horizons musicaux avec son sitar. DR

très excitant! Je joue notamment dans un étonnant projet intitulé «Mich Gerber All Star Jam Band», qui rassemble le contrebassiste Mich Gerber mais aussi Wolfgang Zwiauer et Andi Pupato. Un projet basé sur l'improvisation libre, que je pratiquais très peu avant.

«Sinon, l'on m'a demandé de venir jouer pour trois concerts au Boom Festival au Portugal, l'un des plus grands festivals techno d'Europe. C'est une consécration! Je vais notamment jouer deux heures en solo pour un set méditatif.

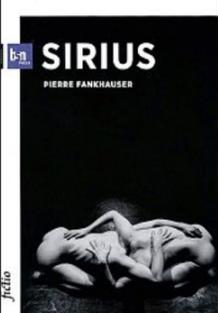
Vous prévoyez de retourner jouer en Inde. Quel accueil attendez-vous pour votre musique?

Je prépare une tournée à la fin de l'année entre le Népal et l'Inde, pour laquelle je suis encore en recherche de financement. J'aimerais beaucoup retourner jouer là-bas, pour remercier ces Indiens qui m'ont ouvert de nouvelles portes. Ils m'ont clairement remis dans mes godasses. Quant à mes concerts, je suis sûr que ça va casser la baraque! Là-bas, il n'y a jamais eu de type blanc, européen, blond, aux yeux bleus, jouant du sitar. C'est du jamais vu! Le pays s'ouvre aux influences musicales européennes, et je crois que mon projet va plaire car je joue mes compositions en m'appropriant leur instrument traditionnel, sans pour autant vouloir égaler Ravi Shankar... I

> **Mahadev Cometo**, *Made in India*, Ed. Truce, 265 pp.

un premier roman

Rituel et rapport au corps



«C'est comme si j'avais un troisième corps, en plus du mien et de celui de la maladie, un corps qui appartient aux médecins.» Le rapport au corps, mort ou vivant, occupe une place clé dans *Sirius*. Le premier roman de Pierre Fankhauser, auteur de retour en Suisse après sept années d'écriture à Buenos Aires, met en scène l'entourage d'une chorégraphe souffrante. En juxtaposant des voix diverses – police, entreprise de sécurité, presse, gourou – il installe une tragique intrigue policière.

«Sirius» est la destination ultime d'une secte suicidaire qui rappelle l'Ordre du Temple solaire. En orchestrant le caractère répétitif des rapports de police, l'auteur crée une écriture obsédante dont le rythme épouse celui des stroboscopes. Il dégage une poésie inattendue en répétant les mots «décès antérieur à la mise à feu du brasier». Le lecteur découvre par ailleurs ce qui rapproche un cours de balistique, une contre-enquête détaillée, un spectacle de danse contemporaine qui a tout du peep-show et une clairière où quinze personnes ont péri au terme d'un terrible rituel. Et la danse macabre continue, après la fin: «Et c'est la nuit. Et les corps sont de nouveau là, dispersés à travers la scène.» DF

> **Pierre Fankhauser**, *Sirius*, Ed. BSN Press, 129 pp.

un polar

Dissection d'un couple



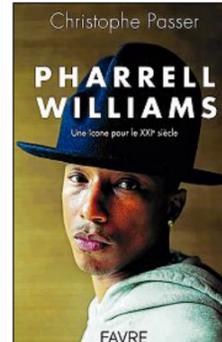
Ce nouveau roman policier de Thomas H. Cook fonctionne comme les précédents: une histoire racontée par le personnage principal qui plonge dans les eaux troubles de sa mémoire à la recherche d'une vérité qui lui échappe ou qu'il se refuse à voir. Ici, le malheureux héros s'appelle Sam Madison, professeur de littérature dans une petite ville de Géorgie, accusé, sans preuves réelles, d'avoir tué sa femme et d'avoir camouflé sa mort en suicide. Le récit commence en même temps que le procès et au fur et à mesure que défilent les témoins, Sam se remémore sa vie conjugale, toute de contradictions, de frustrations et de non-dits. Avec peut-être à l'heure du verdict, la révélation d'une terrible machination...

On pense plus d'une fois à Joyce Carol Oates, autre analyste sans pitié de la bourgeoisie américaine, à la lecture de ce polar psychologique d'une grande richesse d'écriture qui dissèque, à travers le prisme du roman de prétoire, les doutes, les rancœurs, les malentendus, les petites lâchetés et les grandes cruautés à l'œuvre au sein d'un couple cultivé et non conformiste, dans un environnement social ultraconservateur. ES

> **Thomas H. Cook**, *Le dernier message de Sandrine Madison*, Ed. Policiers/Seuil, 388 pp.

une biographie

Une ode à Pharrell Williams



C'est peu dire que depuis deux ans Pharrell Williams squatte tous les médias. L'année dernière, on trouvait le chanteur aux côtés des Daft Punk, les plus casqués des musiciens français. Cette année, son titre *Happy* a inondé toutes les ondes et son clip a été repris et parodié sur internet jusqu'à l'overdose. Fort à propos, Christophe Passer sort donc un livre sur l'artiste aux multiples talents, baptisé *Pharrell Williams – une icône pour le XXI^e siècle*. Sur près de 100 pages, le journaliste rappelle l'importance pour le monde musical de l'homme au chapeau mou né à Virginia Beach. Selon des sondages, en 2003, près de 43% des titres diffusés par les radios musicales aux Etats-Unis sont en effet passés entre les mains des Neptunes, le nom du duo de producteurs qu'il forme avec Chad Hugo!

Richement illustré sur 48 pages, l'ouvrage dresse un autel à l'artiste actif depuis vingt ans. Un autel sans égratignures, sans le moindre grain de poussière. Dans ce tableau idéal, on regrette l'absence de témoignages directs de Pharrell Williams – les citations de l'artiste sont tirées d'interviews donnés à d'autres journalistes. Reste que l'ouvrage, intéressant, se lit avec plaisir. TB

> **Christophe Passer**, *Pharrell Williams – une icône pour le XXI^e siècle*, Ed. Favre, 144 pp.